

La paix en marche.

MAGAZINE TRIMESTRIEL DU MOUVEMENT PAX CHRISTI



PAX CHRISTI
FRANCE

5 rue Marivaux 75014 Paris
Tél. 01 44 49 06 36
Fax 01 44 49 02 15
pax.christi-france@wanadoo.fr
<http://paxchristi.fr>

Directeur de la publication
Myrtille Dreyfus
Comité de rédaction
Jean-Pierre Baugnot, Isabelle Sabatignon
Marianne et Irène
Imp. Simar 20750 Orvès
Dépôt légal : mars 2007 • ISSN 1767-4996
Commission paritaire 0487 5 81349

Congrès

"paix, écologie et modes de vie"

17 MARS 2007 - INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

J'ai déposé les armes

Régina Sneifer : de la milice au Liban au militantisme de paix.

Dans le cadre de la solidarité de Pax Christi avec le Liban et à l'occasion de la venue de Rita Ayoub à Paris, les Fils de la charité ont organisé le 17 décembre 2006 une rencontre dans leur maison d'Issy-les-Moulineaux : Les religions, un défi pour la paix. Régina Sneifer est intervenue. Pour la Paix en marche, elle témoigne du difficile chemin de paix qu'elle a parcouru au milieu des violences de son pays.

Il m'a fallu vingt ans avant que ces souvenirs de guerre traversent ma gorge serrée et deviennent parole, il m'a fallu vingt ans pour sortir cette guerre de moi.

Vingt ans, c'est beaucoup, mais c'est le temps qu'il m'a fallu pour mettre la distance nécessaire avec ces croyances au nom desquelles tant de jeunes de ma génération ont risqué et sacrifié leurs vies.

J'ai eu le malheur de vivre treize ans de guerre et j'ai eu la chance de m'en sortir vivante mais surtout d'avoir eu suffisamment de force pour transformer cette expérience de guerre qui a pollué mon esprit en une parole écrite de paix, une parole libératrice et purificatrice.

Selon l'écrivain autrichien Franz Grillparzer, il existe « un chemin qui conduit de l'humanité à la bestialité en passant par la nationalité ». Avec la parole, dans la guerre, j'ai fait le chemin inverse au travers d'expériences très différentes.

Le 13 avril 1975, j'ai reçu la guerre en pleine figure. J'ai alors treize ans, je vis à Hadath, dans la banlieue sud de Beyrouth, entre l'église et le cimetière, dans un quartier habité presque exclusivement par des chrétiens maronites, comme nous. Le Liban est toujours cité en exemple de cohabitation pacifique de dix-huit communautés religieuses, chrétiennes et musulmanes. Mais nous ne nous connaissons pas entre nous. Chacun vit dans son monde. Les barrières dressées par les histoires ancestrales de chaque communauté sont immenses. La voix de mon père a bercé mon enfance. Il a toujours un vieux conte, une histoire à raconter et souvent il chante, des chants tristes, des chants d'amour, des chants maronites.

Dès les premiers jours de la guerre, la voix de mon père change, elle laisse transparaître l'angoisse. On parle d'événements. On ne croit pas encore à la guerre. Le mot guerre paraît improbable dans un pays où on ne se donne pas la peine de verrouiller les portes. Très rapidement, je suis exposée à la parole de la peur et de l'ignorance dissimulée dans des discours idéologiques qui parlent de courage, de sacrifice et de patriotisme.

C'est la période où la parole perd la raison sous le fracas des armes. Elle devient folle et incontrôlable. Elle est partout, elle descend dans la rue, elle remplit les murs avec des slogans et augmente les barrières.

C'est la période où l'on sépare d'un côté ceux qui portent la bonne parole et de l'autre côté, les autres.

C'est la période où la paix devient un mot intolérable, un mot défaitiste, un mot lâche.

La parole que j'absorbe excite mes peurs enfouies, attise mes passions identitaires et réveille mes instincts les plus primitifs.

A dix-sept ans, je prends les armes. On fait parler les armes et ces armes bloquent ma raison, et réquisitionnent ma parole.

Nous portons des armes, nous ne parlons plus, nous n'écrivons plus.

Nous n'avons plus à penser. On pense pour nous. Nous combattons en silence. Mais c'est le silence de l'absence de la pensée libre.

Le silence de quelqu'un qui ne fait que recevoir une parole sélective des partis et de leurs médias complices, qui mobilise contre l'ennemi et chante l'héroïsme des martyrs. C'est la parole de l'exclusion.



A vingt ans, je fais partie du service de la propagande. J'apprends à mon tour à manipuler subtilement la grammaire de la guerre, son vocabulaire pour qu'elle devienne tranchante. J'occulte les vérités avec des mots. Je persuade les combattants de la justesse de leur combat. Je fabrique des événements. Je démontre la barbarie de l'autre. Je diabolise l'ennemi.

Je propage des on-dit, des rumeurs, sans les vérifier. Je diffuse une histoire revisitée, je joue avec les mémoires chargées et torturées. J'utilise le sacré, les paroles saintes pour mobiliser.

La parole manichéenne nous mène vers la barbarie. En 1986, par un jeu d'alliance et d'intérêts, certains de mes camarades sont jetés en prison. Je découvre les prisons secrètes aux murs qui suintent l'humidité et l'humiliation, je vois les visages torturés. Mais le pire est encore à venir. Un matin de septembre 1986, j'apprends que plusieurs d'entre eux ont été fusillés et jetés à la mer. Ils sont considérés jusqu'à l'écriture de mon livre comme disparus.

Je décide alors de partager mon temps avec ceux qui restent en prison. La nuit de Noël 1986, la voix chaude d'un jeune Palestinien qui chante sa mère et sa terre dans cette prison sombre, éclaire ma conscience et me libère de la guerre. Jamais ce jeune Palestinien ne sortira de cette prison.

Aucun bruit n'a pu étouffer le souvenir de cette nuit du 24 décembre 1986. Vingt ans après, j'ai décidé de parler, d'écrire.

Garder le silence, c'est accepter d'être complice. Écrire est devenu pour moi un acte fondateur de ma liberté. J'ai voulu redonner une dignité à ceux qui n'ont même pas

eu de sépulture. Je voudrais expliquer aux générations suivantes les mécanismes qui conduisent à la guerre : l'ignorance de l'autre qui se mue en peur et en violence, l'absence de dialogue, et l'utilisation meurtrière de Dieu pour justifier son combat. Sur tout, je voudrais dire aux jeunes générations, de toutes religions, qu'on les trompe lorsqu'on sacralise la mort. Ce qui est sacré, c'est la vie. Je dépose donc les armes pour parler de paix.

Quatre mois après la sortie du livre, la presse libanaise reste silencieuse. Un silence qui a comme une odeur de lâcheté : parlez, vous êtes libre de parler, libre de penser, mais personne ne vous écoutera.

La presse est occupée à enregistrer les discours des chefs de guerre légitimés.

De nouveau, la machine à broyer avance. Elle est bien huilée par des discours que je reconnais, des mensonges et des calomnies qu'on répand pour créer des clivages artificiels. Elle passe et repasse sur un rythme qu'on nomme choc des cultures. Il ne faut plus penser. Elles parlent. Nous sommes priés de nous taire. Parler de la paix, c'est utopique. Seule la guerre est réaliste. Mon discours de paix devient lâche et suspect. Et le cycle recommence.

J'ai bien déposé mes armes, c'est irrévocable, mais je continuerai à faire avancer ma parole pour la paix, pour la vie. ■

Regina Sneifer

On peut correspondre avec Regina Sneifer en utilisant son blog : <http://oideposeelesarmes.typepad.com/>

Un auteur, deux livres



J'AI DÉPOSÉ LES ARMES

En 1980, Regina Sneifer, jeune transmise de 17 ans, décide de défendre « son » Liban et rejoint les rangs des milices chrétiennes au cours de la guerre (1975 - 1990). Mais, rapidement le piège se referme car la guerre consacre la violence et abolit les valeurs. Les Forces libanaises, comme toutes les autres milices, visent peu à peu le contrôle du pays et des communautés. 20 ans plus tard, Regina Sneifer nous livre sans fard son parcours, de l'enfance heureuse à son engagement dans la propagande. Elle revient sur les intrigues politiques, les prisons, les déshumanisations idéologiques et le sort des « disparus ».



GUERRES MARONITES (1975-1990)

Les Maronites se sont livrés à une guerre au sein de la guerre du Liban. Cet ouvrage revient sur cette minorité qui, par ses alliances et ses conflits internes, a influencé le cours de la guerre.